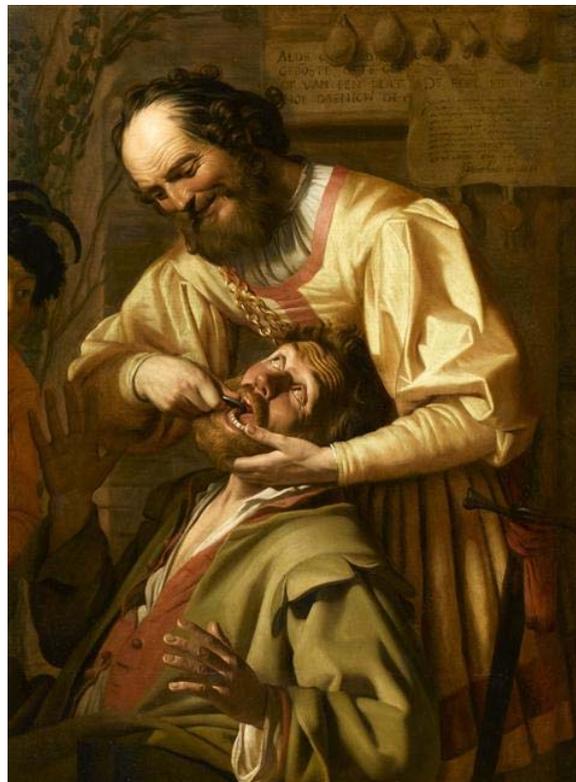


**Au revoir, Monsieur le dentiste**

Mettons-nous en condition !



La problématique n'est ainsi pas nouvelle !



Un spectacle pour les autres mais nullement pour soi !



Les dames y passent aussi.



C'est à peu près cela...



C'est dans ce bâtiment que cela se passe, derrière les trois fenêtres situées au-dessus des locaux de la poste. Il n'est toutefois pas certain qu'un dentiste soit déjà là à cette époque ! A gauche, le kiosque par contre est ouvert.

On se souvient de quelques séances !

*Hélas, car il y a toujours un revers à toute médaille, le kiosque ne fut pas toujours le but ultime de notre visite au Pont, mais la simple compensation après que nous soyons passé au dentiste<sup>1</sup>.*

*La hantise que ce dentiste. L'horreur même, situation que nous affrontions, je le dis et je le constate aujourd'hui, avec beaucoup de courage, les méthodes antidouleur d'aujourd'hui n'étant alors appliquées qu'avec beaucoup de parcimonie. C'était même souvent atroce, et pourtant, plutôt que d'aller nous cacher au fin fond du Risoud pour éviter la terrible fraise qui porte si mal son nom, nous affrontions le monstre qui allait nous faire bondir sur sa chaise.*

*Heureusement le praticien, Vincent Golay, n'avait rien d'effrayant. C'était même un homme affable, d'une éducation raffinée, et plaisantin à l'occasion, son gag le plus célèbre étant alors qu'il savait qu'il n'allait pas nous réjouir outre mesure : : pense à quelque chose de beau !*

*C'est alors que la fraise plongeait dans la carie, et que toi, tu ne t'envolais pas au plafond simplement parce que tu avais les mains si crochées aux accoudoirs de cuir que tu les aurais presque arrachés. Quelle souffrance, mon Dieu quelle souffrance atroce. Il semblait que la fraise plongeait dans ce que tu as de plus vif dans ton corps. C'est plus que de la désolation, plus que de la consternation, c'est l'enfer sur terre, mon pauvre petit gars, c'est l'horreur de ces moments où tout s'écroule autour de toi, où aussi tu entres en des mondes de tortures que tu imagines soudain, ces autres de par le monde que l'on charcute de toutes les manières possibles afin qu'ils avouent. L'humanité a perdu tout attrait, toute lumière, ne restent que les ombres et la mort au bout. C'est positivement affreux.*

*Chez Vincent. Le cabinet était dans le bâtiment de la poste du Pont, à l'étage. Tu montais de grands escaliers de bois, puis en haut, tu prenais, à main gauche, un corridor où tu pénétrais après deux ou trois nouvelles marches. Et là l'assistante de Vincent Golay t'avait accueilli avec une sérénité pathétique, prenant ta veste et la crochant au patère qui se trouvait contre le mur. Et cette veste, je m'en souviens, c'était la vieille pelure brune couleur chiasse que mes frères m'avaient refilée. Un truc jugé par moi infâme et qui finissait sa carrière sur mon dos. J'avais bon dos. Ma mère en cette époque ne jetait rien, si bien que trois frères pouvaient porter tour à tour les mêmes habits, pour certains, telles les vestes, usées jusqu'à la fibre, délavées, en aucun cas à faire de toi un nouveau James Dean. Pauvre petit gars qui se trouve toujours mal fagoté, avec des pantalons en tissu dont l'arrière devient vite luisant, l'usure des chaises, ou ces autres en velours côtelé à grosses mailles, complètement dégueulasses dans leur forme où le cul t'arrive bientôt au niveau des genoux. On ne savait pas s'habiller, on nous habillait plutôt mal, ma mère ayant ses goûts desquels on ne*

---

<sup>1</sup> On devrait dire naturellement chez le dentiste, mais que voulez-vous, on allait quant à nous au dentiste !

*devait pas discuter. Aucun choix, l'obéissance en tout et pour tout. On se rattraperait en d'autres domaines !*

*Bref, voilà la morte vivante qui nous déleste de notre pelure et nous fait rentrer dans la salle d'attente. Horreur ! Elle est pleine. Si bien que l'on va y perdre un temps infini avant que de passer devant le praticien. Ainsi aura-t-on le temps de déguster par avance toutes les joyeusetés que l'on connaîtra sur la chaise, de l'autre côté de la paroi. Celle-ci d'ailleurs est si mince que rien de ce qui se passe dans le cabinet ne nous échappe. Et si l'on n'entend tout de même pas ce que le dentiste peut dire à son patient, histoire de le mettre en confiance, les oh et les ah que celui-ci va bientôt proférer alors que la fraise lui plonge dans une belle carie, nous les entendons parfaitement.*

*On est donc là, dans cette grande pièce sans grâce, avec les deux fenêtres qui donnent sur la place de la Truite. Par elle on voit tout un petit monde, les clients de l'auberge qui entrent et sortent, ceux du kiosque qui font de même. Quand ils ressortent, ils ont souvent un hebdomadaire dans la main, roulé avec un élastique autour. Et ce sera bientôt à notre tour d'y aller, mais dame, pas sans avoir procédé à notre séance de torture de l'autre côté de la paroi.*

*On est donc là, à admirer aussi le paysage que l'on peut voir au-delà du toit de la Truite, si admirer en de telles conditions peut être un mot présentable, ou à lire l'une de ces revues que l'on peut prendre sur la table du centre. Il s'agit d'hebdomadaires d'époque. Et que peut-on y découvrir ? Les actualités. Celles-ci, ce sera la guerre d'Indochine, puis bientôt celle d'Algérie. Il y a parmi ces productions l'inévitable Paris-Match qui vous apporte la guerre à domicile par le biais de grandes images impressionnantes prises par les meilleurs reporters de l'époque. La réalité, tout au moins celle que l'on nous propose. Et elle n'est pas spécialement belle, cette réalité, et elle ne nous fait pas prendre connaissance d'une planète terre où l'on ne jouirait que de la paix. Après la dernière guerre qui nous reste encore mémoire de ce que l'on a lu ou que l'on nous a raconté, voilà que les conflits se suivent les uns après les autres. Rendus encore plus sinistre par ce noir et blanc que vous proposent ces revues qui n'ont pour l'essentiel pas encore passé à la couleur. On vit donc encore en ce moment-là de mon existence, dans les années cinquante, dans le noir et blanc.*

*Bref, ces images, plus que les textes que dans notre sinistre attente nous n'avons guère le courage de lire, ne sont pas là pour nous mettre le cœur en fête. On attend. On a vu passer trois ou quatre copains, des filles aussi peut-être, mais là je n'en sais plus rien, et ce sera à notre tour au prochain. On a les chocottes, ne le cachons pas. Et si l'on ne pisse pas dans ses culottes, c'est tout juste.*

*Bigre, voilà mon tour. Elle a ouvert la porte, la momie. Je suis sorti et j'ai été introduit dans le cabinet. Il est là, Vincent Golay, avec sa grande blouse blanche, avec son air aristocratique. Il te salue et toi alors tu t'installes sur la chaise tandis que la morte vivante te fixe une feuille blanche sur la poitrine avec un truc qui te passe autour du cou. Tu n'en mène pas large. Tu tiens déjà les*

*accouvoirs de manière toute crispée. Il te demande, le praticien, si tu viens à commencer le traitement, quelle dent te chicane. Tu lui dérites aussitôt tes plaintes et desideratas. On va voir ça, qu'il te dit. Tu ouvres alors toute grande ta bouche, plus tu ne pourrais pas, à te décrocher les mâchoires, et aussitôt, avec son pic infernal, il va te farfouiller là où t'as mal. Et c'est que ça fait vraiment encore plus mal quand il t'a planté son engin dans le mou de la carie. Tu hurlerais. Bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu, ce que le bon Dieu peut être cruel pour ses propres enfants. Bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu ce qu'il peut être indifférent à leurs souffrances.*

*Alors le praticien, en cet instant crucial et fatidique, après avoir boraté après sa fraise pour changer le truc du bout, tout ce qu'il trouve à te dire pour t'encourager, c'est :*

*- Penses à quelque chose de beau !*

*Tu as tout compris. L'instant qui va suivre ne va pas t'offrir les meilleurs moments de ton existence. Tu en auras pour ton argent ! Et vlan, ça y est. Il a plongé son engin qui vous siffle une romance d'enfer dans ta carie. C'est tout bonnement atroce, insupportable. Et si par miracle tout à coup la souffrance est moins prononcée, ce n'est qu'un répit de deux secondes. Et attaquant la dent d'un autre côté, tout recommence. Et toi tu empoignes les deux bras à les arracher. Et tu crèverais le plafond si tu n'avais pas ce point d'appui qui te permet de te coller au siège.*

*Ce qu'il y a de bien avec Vincent, c'est que vu le monde qui emplit encore la salle d'attente, car deux ou trois gamins de ton âge ont encore débarqué, les mercredis après-midi voient une sacrée affluence dans ce cabinet qui est le seul de la région, il ne fait pas des séances bien longues. On ne s'en plaint pas, et même si l'on devra revenir en cet endroit de cauchemar cinq ou six fois. La séance est donc finie, hurrah, Ô bonheur et tant pis pour la prochaine qui sera du même bois. Ne voyons que le présent. Et celui-ci est une immense libération.*

*Mais auparavant, alors qu'il te mettait dans la cavité ce qu'on appelle un pansement, c'est une pâte qui a un goût de pharmacie, peut-être pas l'équivalent d'un dentifrice, mais c'est sans importance, puisque l'opération a vu surtout la fin de ton calvaire, ce que tu as vu devant toi, c'est tous les instruments qu'il y a sur la table de service en porcelaine où brûle une petite lampe à esprit de vin et où il passe parfois un outil sur la flamme pour le désinfecter. Ces mêmes que l'assistante vient prendre ou rapporter avec une discrétion exemplaire. Entre elle et son patron, ce ne sont que de maigres mots plus murmurés que dits. Depuis si longtemps, ils se comprennent quasiment sans rien dire. Elle on l'a toujours vue. Dans ce cabinet, ce ne fut jamais une autre.*

*Ces outils, cette fraise surtout, avec ses roulettes et ses grands bras de levier, et surtout cet épouvantable sifflement quand elle plonge dans le vif, est actionnée par un petit moteur électrique. Elle n'est pas bien belle, la fraise, elle est même le symbole absolu de tout de qu'il peut y avoir de plus atroce sur notre planète. Elle nous fascine pourtant tout en nous glaçant les sangs.*

*Bon, maintenant c'est vraiment fini. Vincent Golay, il te l'a signifié en te disant à la semaine prochaine. Aussi tôt, après qu'on t'ait enlevé ta bavette, tu descends du siège, tu vas au corridor où la momie te tend ta veste que tu enfiles en un rien de temps, et hop, tu files à fond la gomme en bas des escaliers pour retrouver enfin le bon air du dehors, de la place de la Truite. Ton vélo t'attend. Tu rentrer maintenant à la maison. A moins que tu n'aïlles, c'est la récompense, au kiosque, pour y acheter une nouvelle fournée d'Artima.*

*Ca compense. Et Ô combien !*

Le cabinet principal du dentiste Vincent Golay était néanmoins au Sentier, maison faisant l'angle en face de l'ancien Lion d'Or. On peut aussi se souvenir de la salle d'attente, très joliment décorée avec des dessins en noir où l'on voyait un praticien charcuter ses clients ! Belle mise en condition !

A ce titre Vincent Golay ne manquait surtout pas d'humour.

Et puis maintenant, à chacun de revisiter ses souvenirs. Et de nous apporter des photos. S'il en existe.



Bâtiment de la Poste. Voyez les trois fenêtres du deuxième étage à gauche. Les deux premières correspondent à la salle d'attente, la troisième au cabinet lui-même.